

## Comparer contre les évidences culturelles : avec le poème pour « pas prévoir » (James Sacré)

SERGE MARTIN<sup>1</sup>  
serge.martin@univ-paris3.fr

La comparaison commencerait là où on ne l'attend pas: là où on oublie souvent sa nécessité comme exigence de penser les rapports, d'inventer les relations, ainsi que Claire Joubert le signale:

Cette synecdoque toujours tentante de la culture pour la langue est nécessairement un évitement du rapport, qui est justement chaque fois à penser, entre culture et langage – les hésitations quant à savoir que faire de la littérature dans sa théorisation signalant régulièrement ce point fragile de l'enchaînement (Joubert, 2014 :106).

C'est à « ce point fragile de l'enchaînement » que j'aimerais réfléchir en prenant appui sur l'œuvre du poète James Sacré, né en 1939 en Vendée et longtemps professeur de français aux Etats-Unis<sup>2</sup>, afin de contester la puissance philosophique souvent contournée d'une pensée de l'altérité construite comme absolue. Construire un comparatisme actif et sans cesse réénoncé dans les situations les plus fragiles de l'enseignement et de la recherche, dont ce qu'on appelle « poésie » en constituant le point critique le plus fragile, alors même qu'on éviterait trop souvent les poèmes<sup>3</sup> : tel serait l'orient de cette réflexion. Un orient qui voudrait seulement obliger à défaire toutes les « mythidéologies<sup>4</sup> » qui opèrent des rebroussements du cœur même des comparaisons qu'on avait souhaité engager pour des rapports, alors qu'elles les rendent impossibles. Aussi faudrait-il travailler à une critique continue, théorique et pratique, des évidences culturelles et donc interculturelles de l'altérité. Ces dernières notions se retrouvant au cours de l'opération critique au cœur des « mythidéologies » contemporaines les plus redoutables...

---

<sup>1</sup> Serge Martin, professeur de littérature contemporaine de langue française, Université Sorbonne nouvelle Paris 3, DILTEC (EA 2288). Ses recherches portent sur la voix et la relation en poétique et en didactique des arts du langage. Il a publié plusieurs essais dans ces domaines et récemment *Les Cahiers du Chemin (1967-1977) de Georges Lambrichs Poétique d'une revue littéraire* chez Champion en 2013 ; *Poétique de la voix. Le racontage de la maternelle à l'Université* chez l'Harmattan en 2014. Il prépare le dossier de la revue *Europe* consacré à Ghérasim Luca, à paraître en septembre 2015. Il est écrivain sous le nom de Serge Ritman (dernier livre : *Tu pars, je vacille*, Tarabuste, 2015) et anime la revue *Résonance générale*.

<sup>2</sup> Je me permets de renvoyer à des travaux antérieurs le concernant : « James Sacré ou le décentrement par la relation poétique » (présentation, entretien et anthologie dans *Le Français aujourd'hui*, n° 161, Armand Colin, juin 2008, p. 114-120) ; « Poétique portative pour des poèmes-relation (avec James Sacré) » (*Résonance générale. Cahiers pour la poétique* n° 3, Mont-de-Laval, automne 2009, p. 23-36) ; « Le poème-relation avec James Sacré : *L'Amérique un peu* » (dans Claire Fabre, Elisabeth Vialle (dir.), *La Relation II*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2011, p. 76-89) ; « Les gestes parlés de James Sacré au Maroc : un brouillon continué » (dans Catherine Mayaux (dir.), *Écrivains et intellectuels français face au monde arabe*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 73-85) ; « La relation dans le poème-Sacré : quand l'érotique et le politique s'emmêlent » (*L'Étrangère, revue de création et d'essai* n° 29-30 (« James Sacré. Colloque de Cerisy »), Bruxelles, La Lettre volée, 2012, p. 69-85).

<sup>3</sup> Voir pour un éclairage didactique sur cette question, outre le n° 169 du *Français aujourd'hui* (2010 – en ligne à cette adresse consultée le 15 janvier 2015 : <http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2010-2.htm>) : « A trop chercher la poésie, les poèmes se perdent », dans *Cahiers pédagogiques*, n° 417, Paris : CRAP, octobre 2003, p. 22-25 (en ligne – consulté le 15 janvier 2015 : [http://www.ville-boulogne-sur-mer.fr/A/prix\\_decouvreurs/pages/documents\\_archives/a\\_trop\\_chercher\\_la\\_poesie.pdf](http://www.ville-boulogne-sur-mer.fr/A/prix_decouvreurs/pages/documents_archives/a_trop_chercher_la_poesie.pdf))

<sup>4</sup> J'emprunte ce terme à Détienne, 2009 :173.

## *A Cougou ou n'importe où (James Sacré)*

Les poèmes de James Sacré (né en 1939), et plus récemment l'ensemble qu'il a consacré aux Etats-Unis auquel je vais faire référence dorénavant (Sacré, 2010), ne cessent d'opérer des comparaisons qui soit spatialisent des temporalités, soit historicisent des rapports géographiques:

Si j'étais un petit enfant noir peut-être bien  
Que ça serait comme le petit garçon blanc  
Que j'étais :  
Pas grande ambition ni grand-chose, juste m'en aller  
Dans moins de travail tous les jours, et l'idée  
De bientôt mieux continuer. (Sacré, 2010 :14)

La supposition vient clore une « grande oblique en passant vite » (*Idem*,11) : une traversée de la Pennsylvanie qui est une traversée de paysages mais aussi d'histoires. Aussi celle-ci s'accélère-t-elle, voire se cristallise-t-elle, dans cette comparaison qui, d'un présent fictif, convoque un passé qui l'est tout autant, fictif, puisque sa qualité première c'est un « en aller » ou un « continuer » au « mieux »... Mais ces va-et-vient, de la supposition présente au souhait passé, construisent les va-et-vient du spatial au temporel et inversement: ces six lignes agglomèrent l'incomparabilité dans une multitude de comparaisons et condensent les distances incommensurables dans une humanité comparable, c'est-à-dire racontée dans et par une énonciation continuée et trans-subjective.

Ces comparaisons a priori semblent forcées si ce n'est incongrues voire anachroniques, par trop versées dans un atavisme qu'on pourrait vite rapporter à quelque manie d'écriture ou procédé poétique. Alors il serait facile de les dissocier ainsi radicalement de toute portée politique voire éthique et encore moins sociale, sans parler de leur visée qu'on peut appeler didactique. Mais il est de bon ton de rapporter les œuvres poétiques tantôt à des traditions formelles et en l'occurrence on parlera d'un lyrisme pourquoi pas rural, tantôt à des traditions herméneutiques et alors il sera question, s'agissant de James Sacré, d'une écriture de la co-présence... C'est à voir de plus près et surtout à lire dans le mouvement d'une écriture qui ne se laisse pas prendre ni à quelque forme ni à quelque sens ou présence ! Je me contente donc de quelques incursions dans cette somme où sont rassemblés des textes publiés dans des revues de 1991 à 2009 et qui résultent du fait que James Sacré a travaillé aux Etats-Unis de 1972 à 2001<sup>5</sup> : *America solitudes*.

Comme je viens de prendre une photo avec le plaisir que j'ai toujours  
A regarder d'anciennes maisons pauvres  
Un grand homme noir dit bonjour qui ressemble  
A des paysans de Cougou, Arsène Charrier par exemple  
Quand il était vivant, c'est bien lui que j'entends  
En même temps que l'homme qui vient d'arriver ;  
Son bruit de pas sur le plancher de la véranda  
Au moment que je m'en va. (Sacré, 2010 : 144)

On pourrait donc dire que l'autre – d'aucuns ajouteraient la majuscule – est rapporté au même dans une co-présence, puisque l'inconnu ici prendrait le nom connu depuis l'enfance (« Arsène Charrier ») et donc l'altérité serait prise dans l'identité mais

---

<sup>5</sup> On peut lire une courte notice sur le site du Smith College : [http://www.smith.edu/french/faculty\\_sacre.php](http://www.smith.edu/french/faculty_sacre.php) (consulté le 15 janvier 2015)

on aurait vu trop vite, du moins pas entendu au plus près. Le bonjour certes distant met toutefois en rapport une hantise double : le « pas » (passage) d'un ancien disparu et celui d'un vivant apparu. Toute cette comparaison serait justement dans ce rapport d'apparitions que la pratique photographique inaugurerait : voir fait entendre de l'inouï, de l'incomparable parce que « prendre une photo » fait écouter un « bruit de pas » hanté deux fois par le passé et par le lointain au cœur même d'une survenue où tout se fait inopinément. La comparaison n'est pas une opération de rapprochement mais une opération de (dé)mesure du monde dans et par ses mouvements et surtout ses relations : « vient d'arriver » et « je m'en va » constituent les deux orientations non contradictoires d'un a-venir du présent, de la rencontre inopinée. C'est d'abord ce mouvement relationnel où les termes ne cessent de s'effacer pour laisser toute la place à la relation, à ses interstices ou inventions de voisinage – je ne peux m'empêcher de rappeler que la traduction biblique de « prochain » avec sa charge de charité chrétienne ne peut faire oublier que le mot hébreu est bien plutôt celui qui dit « voisin » en français : « Vis en voisin sur terre » (Meschonnic, 2001 :37,3).

Faire voisinage, c'est justement inventer une spatialité et une temporalité qu'on ne savait pas qu'on pouvait trouver, ici et maintenant. On appelle cela un poème. Le poème compare l'incomparable « à Cougou<sup>6</sup> ou n'importe où » (Sacré, 2010 :144) et donc défait « les mythidologies incrustées dans leur incomparabilité », comme écrit Marcel Détiéne (2009 :173)<sup>7</sup>. Ici, un « grand homme noir » de Caroline du Sud « dit bonjour »... à un paysan de Cougou en Vendée, par-dessus les océans et les années...

### **L'altérité n'est possible qu'à partir de je**

Il s'agirait donc de penser la comparaison comme un moyen de défaire toutes les identifications naturalisées et souvent arrêtées qui empêchent la relation autrement qu'à la renvoyer à ses termes. Aussi, y aurait-il comparaison et comparaison : celle qui se joue d'incomparables, et au-delà d'intraduisibles, d'indicibles (cf. Martin, 2010 :233-246)<sup>8</sup>, etc., et celle qui tout contre ces catégories se joue des rapprochements incongrus, des défamiliarisations, des tentatives et essais de rapports, et qui introduit dans le connu tout l'inconnu d'une relation, l'aventure d'une rencontre, le risque d'un montage ou d'une constellation d'hétérogénéités<sup>9</sup>. Les premières comparaisons auxquelles bien des disciplines et des institutions nous ont habituées, certes pointent des historicités si ce n'est des spécificités mais empêchent les rapports et les histoires pour leur préférer les identifications, les arrêts sur définition – je laisse de côté tous les pamphlétaires du sport « NATIONAL » de la défense de la langue française et, parmi ces derniers, outre Richard Millet<sup>10</sup> s'est ajouté récemment un poète (Borer, 2014)<sup>11</sup> – mais pourquoi faudrait-il donc que le poème appartienne aux poètes... quand le poème de la bêtise est plus que partagé ! Aussi, il semble nécessaire de se démarquer des comparaisons qui,

---

<sup>6</sup> Cougou est le lieu-dit de la maison familiale de James Sacré en Vendée.

<sup>7</sup> Il s'agit de la clause du livre.

<sup>8</sup> Je me permets de renvoyer à « Écouter l'indicible avec les poèmes de Ghérasim Luca », dans *Interférences littéraires*, nouvelle série, n° 4, « Indicible et littérature », dir. Lauriane Sable, mai 2010, p. 233-246. En ligne : <http://interferenceslitteraires.be/sites/drupal.arts.kuleuven.be.interferences/files/il4sergemartin.pdf> (consulté le 15 janvier 2015).

<sup>9</sup> Sur ces dernières notions, voir les essais de Georges Didi-Huberman et en particulier *Atlas ou le gai savoir inquiet*, Paris, éditions de Minuit, 2011.

<sup>10</sup> Henri Meschonnic parlait de « pieuse tradition » à propos des « lamentations de Richard Millet » (1997 : 459) : la liste est interminable et les héritiers de « l'identité française » ne manquent pas qui oublient que « la langue est une histoire, elle en a l'infini » (*Idem*, 412).

<sup>11</sup> Alain Borer, *De quel amour blessé Réflexions sur la langue française*. Il faut remarquer, entre autres, ce néologisme du meilleur goût néocolonialiste : « l'angolais » ! Chapitre qui commence d'ailleurs par cette ineptie dans la meilleure tradition désorientante du français écrit jusque dans l'enseignement de la littérature – paradoxe toujours tenu par bon nombre de poètes « français » : « La langue française étant une langue écrite, il ne fut pas dans la culture française qu'une langue se *parle* : apprendre une langue se conçoit historiquement par la lecture et la grammaire » (288).

plus qu'à initier des rapports souvent au prime abord impossibles ou défamiliarisants, visent à construire des comparables dont la valeur deviendra vite l'incomparabilité, c'est-à-dire l'impossible relation. Les stratégies sont cependant plus retorses que l'annonce rapide de l'incomparabilité: elles passent même souvent par l'affirmation d'une ouverture à « l'Autre » qui d'autant plus revendiquée augmentera forcément l'impossible relation d'altérité, c'est-à-dire de désidentification et donc d'inconnu relationnel, d'entrée dans une histoire commune, partagée, aventureuse et certainement risquée. Une telle affirmation d'ouverture construit en effet paradoxalement un cadre qui s'absolutise aussi radicalement que l'altérité portée à son essentialisation entre les deux termes que la philosophie a su entretenir comme les deux battants d'une dichotomie déshistoricisée et surtout déshistoricisante : « le même et l'autre ». Dans *Totalité et infini* d'Emmanuel Levinas<sup>12</sup>, que l'on peut considérer comme la plus belle référence sur la question, cette dichotomie est d'emblée fondée sur une absolutisation qui est d'abord une désénonciation : le *je* est réduit au *moi*. Levinas écrit que « l'altérité n'est possible qu'à partir de *moi* » (Lévinas, 2001 :29) ; aussi, j'aimerais opposer que « l'altérité n'est possible qu'à partir de *je* », en prenant simplement appui sur Emile Benveniste et sa théorie du langage. On ne peut réduire celle-ci aux indices formels de l'énonciation. Il est d'ailleurs nécessaire de la porter jusqu'à une théorie du sujet dans et par le langage comme trans-sujet – ce que Henri Meschonnic a essayé. Certes Lévinas lui-même pointait une telle nécessité, ne serait-ce qu'en obligeant à « ramener à une relation interhumaine » toute relation éthique et donc, pour lui, religieuse. Mais il ne permettait pas une théorie du sujet articulée à une théorie du langage puisqu'il soumettait ce qu'il appelait « le face à face » à « une structure formelle : l'idée de l'Infini en nous » (*Idem*,78), qui engage une surdétermination à la relation, du moins sa fondation dans l'un de ses termes. Cet « Infini » qui est « d'Autrui » (*Ibid.*) fonde en effet la relation et ne l'engage pas comme histoire-aventure, c'est-à-dire vers un tout autre infini – sans majuscule ! –, un infini de paroles possibles, un infini de réénonciations comme trans-subjectivation. Ce n'est pas le lieu de poursuivre ce tout-contre-Levinas qui engagerait autant de remarques montrant que chez ce dernier le souci relationnel s'approfondit dans la mesure où il se sépare de l'attention au langage alors même qu'il se propose d'associer « langage et attention » (*Ibidem*,100). Cette séparation s'opère par la réduction de la parole à l'opération de thématization de la « proposition », « cette entrée dans un monde où résonnent les phrases » (*Ibidem*, 101). Mais la thématization ne revient-elle pas à théorie du nom contre le langage et plus spécifiquement ici à « la mythologie du nom propre » : « l'Autre » ou « Autrui ». Meschonnic posait la nécessité « de montrer qu'à travers le discours qui parle du langage, constamment agit le discours qui détruit le langage en y investissant le sacré » (Meschonnic, 1975 :54). Pour Levinas l'enseignement est, dans ses termes, « l'association, l'accueil du maître » (Lévinas, 2001 :103). Un tel « accueil » défait la relation de réciprocité (« je : tu »), ou relation de réversibilité voire d'inversibilité (Benveniste, 1966 :230), qu'une anthropologie historique du langage, initiée par Emile Benveniste, construit en conférant au *je* une « position de transcendance » (*Ibidem*, 260). Lévinas retire cette relation de réciprocité pour lui préférer, « aux antipodes du spinozisme », « la séparation et la considération d'Autrui » (2001 :108). Il prépare ainsi ce qui produit alors l'incomparabilité, c'est-à-dire la comparaison prise dans un absolutisme, un hors-de-l'histoire, hors-du-monde, hors-du-langage. La comparaison est alors déprise de l'histoire, du moins de la relation langagière considérée comme expérience de réénonciation continuée plus qu'enseignement ou apprentissage toujours, peu ou prou, assignés à un comparatisme pris dans le religieux – et il n'est pas question ici de réduire

---

<sup>12</sup> Je ne fais référence qu'à la première section du livre, « Le Même et l'Autre », p. 19-108.

l'œuvre de Levinas aux idéologies du sacré même si, semble-t-il, son altruisme peut y verser, du moins participer à ce que Ernst Cassirer appelait un « *accent* mythique » (Cassirer, 1972 :122).

Comparer demanderait donc de dissocier les comparaisons qui mettent par trop l'accent (souvent mythique) sur une différenciation engageant souvent une incomparabilité. Aussi, est-ce vers un art de la *dissonance* que Marcel Détiene, en anthropologue de la comparaison, nous invite :

Plutôt que de vouloir reformuler des objets « déjà là », l'exercice de la comparaison devrait commencer par le choix d'une catégorie comme « entrée » : en veillant qu'elle ne soit ni trop locale ni trop générale ; qu'elle subisse au gré des premières réflexions entre historiens et anthropologues l'épreuve répétée de la *dissonance*, c'est-à-dire de la comparaison au plus loin, celle qui avive au mieux l'œil comparatiste. C'est, je crois, l'épreuve répétée de la dissonance qui permet d'inventer les réactifs les plus utiles à la recherche. Pour construire de bons comparables, il faut – c'est là l'expérimentation – monnayer une « catégorie-entrée » avec l'aide des gens de terrain (historiens et anthropologues) pour analyser les agencements lisibles dans les configurations culturelles, prélevées dans les sociétés qui semblent les plus intéressantes. Aux expérimentateurs de faire « travailler » les pièces conceptuelles, dégagées lors du démontage ou prélevées au cours de l'autopsie, si l'on préfère la métaphore médicale à celle de l'ingénierie (171).

### ***Si je rassemble le tout dans un poème C'est quel pays ? (James Sacré)***

Question dissonance, le poème de James Sacré semble s'y connaître. Aussi, j'aimerais pour conclure ou plutôt poursuivre encore la réflexion, considérer une « entrée » comme le propose Détiene, celle qu'offrirait un objet des plus futile et pourtant des plus utile : un panier. C'est dans la séquence dont le titre est loin d'être anodin, « Parler ton pays dans un autre », qu'intervient l'opération comparative avec cette catégorie ethnologique, ce contenant utilitaire, ce moyen de transport qui va devenir un moyen de rapport :

J'aurais dû demander son nom à cette femme, son beau visage couleur de café et de marron neuf,  
Et plein de temps passé et d'autrefois dont elle se souvient, cheveux gris, tissus  
Qui ressemblent à celui des blouses  
Des femmes de mon village quand elles allaient au marché  
C'est fini les marchés dit cette femme (comme le diraient tant de femmes dans le monde)  
Autrefois on y portait tout ce que produisait la ferme avec en plus les paniers  
qu'on avait tressés  
Comme ceux qu'on voit toujours sous le très long espace couvert de Charleston,  
mais ça va disparaître aussi  
C'est trop de travail, ses cinq enfants qu'elle dit savent bien faire, mais c'est trop  
de travail  
Et puis l'herbe à tresser, une sorte de jonc qu'on va chercher dans le marais, autour  
De la plantation Boone. Je pense  
A la volaille, aux lapins qu'on emmenait sur le porte-bagages de la bicyclette  
jusqu'aux halles de Coulonges-sur-l'Autize à côté de Cougou  
Ça aussi c'est fini, (tout le travail de ces femmes qu'on saura plus jamais leur  
nom)  
Et les paniers balerés pour mettre les lapins, je crois bien qu'on n'en trouve plus  
guère, pas plus à Cougou qu'ailleurs. (Sacré, 2010 :142-143)

Une rencontre sur un marché (il faudrait lire ici aussi la séquence qui précède bien avant dans le livre : « Beaucoup de gens fabriquent des paniers aux Etats-Unis » (*Idem*, 71-78) : il s'agit vraisemblablement du marché de Charleston en Caroline du Sud où

plusieurs marchands proposent des paniers de *sweet grass* tressés sur place par des femmes de la communauté noire. Avec des paroles rapportées d'une de ces femmes comme toutes les sans nom qui approvisionnent le monde, et par la comparaison des tissus des vêtements, le poème fait monter un souvenir d'enfance et télescope deux cultures du panier. Si cette rencontre s'opère sur ce qui nous semble nostalgique alors même qu'est touché l'invu du monde contemporain, la rencontre n'est pas seulement celle du narrateur et de cette femme portés par deux expériences paysannes qui disparaissent mais d'abord la relation-panier qui passe de l'une à l'autre expérience comme le panier passe de main en main.

Le panier du poème est un opérateur comme le sont tous ces objets qui sont de sujets, des rapports de subjectivation. Il suffit d'écouter les « Paniers qui racontent : » « Les formes et l'usage varié qu'on me dit De tel panier à tel autre... » (*Ibidem*, 266). Car ne s'agit-il de rien d'autre, dès que comparaison en « figurations de mots dans ce poème », que de saisir le lieu de la relation « où j'arrive en effet chez moi : nulle part et partout » (*Ibidem*, 302). Autrement dit :

Décrire un pays. Celui-ci, les Etats-Unis  
Ça n'aurait évidemment pas de fin, comme de lire  
Des encyclopédies d'un bout à l'autre. Et recommencer,  
A cause que toujours faut les remettre à jour. (304)

Alors, la voix du poème « avec mon vieux cœur de petit garçon blanc » (302) pourrait enfin oser se dire, contre toutes les assignations culturelles habituelles, « Un petit garçon noir qui ne connaîtrait peut-être rien du jazz, ou qui ne l'aimerait pas » (307). Et puis, l'interrogation ne se fait plus question obligée mais énigme continuée où la comparaison atteint la relation même :

Faut-il pas pour bien connaître les gens  
Toucher le grain de leur peau, savoir  
La façon de leur sourire, leurs gestes  
Et comme ils mâchent leurs mots,  
Pour connaître un pays.

Or plus nous faisons l'amour  
Moins ton corps est celui  
D'un pays précis.

Connaître est-il bien  
Le mot qui convient ?

Mon désir touche  
A ta joue haute, à du mouillé plus bas,  
L'énigme grandit.

On rencontre un pays  
On le rencontre encore.

Te faire l'amour m'égare en ton corps  
Jusqu'au serrement de muscle  
Qui touche à mon ignorance (328)

Il faudrait en arriver à cette qualité d'ignorance pour toucher à la comparaison que le poème ouvre : au fond du panier, le poème a vu un sourire : « léger panier papago qui dit rien, quel sourire ? » (74). On aura donc ici tenté de rassembler tout dans un panier pour une comparaison qui fasse relation « comme on pouvait pas prévoir » (10). Cette

imprévisibilité serait l'engagement d'un *je* qui risque tout dans et par le poème-relation. C'est à de telles attentions aux énonciations ou aux réénonciations, à leur force dans et par le poème – qui n'est pas qu'en poésie mais d'abord en racontage, en réénonciation continuée et plurielle, qu'une didactique critique des langues et des cultures doit s'activer, pour que les comparaisons opèrent tout contre les absolutisations-naturalisations du culturel et du linguistique, mais également de l'interculturel et du contact des langues.<sup>13</sup>

## Références

BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard

BORER, Alain (2014), *De quel amour blessé Réflexions sur la langue française*, Paris, Gallimard

CASSIRER, Ernst (1972), *La Philosophie des formes symboliques (1923-1929)*, Paris, Minuit, 1972

DÉTIENNE, Marcel (2009), *Comparer l'incomparable (2000)*, Paris, Seuil

JOUBERT, Claire (2014), « Traduction, littérature, culture : déclinaison du langage dans les disciplines de la mondialisation », Bernadet, Arnaud et Payen, Philippe de la Garanderie (dir.), *Traduire-écrire Cultures, poétiques, anthropologie*, Lyon, ENS éditions

LEVINAS, Emanuel (2001), *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité (1971)*, Paris, Le Livre de poche

MESCHONNIC, Henri (2001), *Gloires, traduction des Psaumes*, Paris, Desclée de Brouwer

MESCHONNIC, Henri (1975), *Le Signe et le poème*, Paris, Gallimard

SACRÉ, James (2010), *America solitudes*, Marseille, André Dimanche

---

<sup>13</sup> Quand *Le Français dans le monde* titre « Comparer les langues pour mieux les apprendre » (n° 397, janvier-février 2015), il ne fait aucunement mention de cette nécessaire imprévisibilité de la relation.